

JEAN D'ANJOU
DUC DE CALABRE ET DE LORRAINE
(1426-1470)

PAR
JACQUES BÉNET

AVANT-PROPOS
SOURCES — BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRE PARTIE
LA JEUNESSE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE (1426-1445).

Né le 1^{er} ou le 2 août 1426, fils du roi René et d'Isabelle de Lorraine, Jean passe une enfance triste dans les désordres qui accompagnent la difficile succession de Lorraine. Deux fois otage pour son père à Dijon. Son mariage avec Marie de Bourbon, sœur de

Jean de Bourbon et nièce du duc de Bourgogne, est le prix de la délivrance définitive du roi René.

A Naples, de 1438 à 1442, il reçoit, sous la direction d'Antoine de La Sale, la formation qui convient à un héritier présomptif du trône de Sicile.

De retour d'Italie, il s'initie, en Provence, puis, aux côtés du roi de France, à Tours et en Lorraine, aux questions politiques et militaires. Participant aux fêtes brillantes de Tours, Nancy et Châlons, il montre, toutefois, un penchant déjà marqué pour la vie politique.

CHAPITRE II

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DANS LES DUCHÉS DE LORRAINE ET DE BAR (1445-1453).

Nommé par son père, le 1^{er} juillet 1445, lieutenant général dans les duchés de Lorraine et de Bar et doté à cette occasion du marquisat de Pont-à-Mousson, une lourde tâche lui incombe. Quinze années de troubles et de malheurs ont amené à l'intérieur des duchés l'appauvrissement du domaine ducal et la ruine des habitants du pays, que des bandes d'écorcheurs continuent à dévaster. Par une politique énergique et persévérante, Jean, qui a obtenu de son père la révocation des aliénations domaniales consenties dans la période précédente et poursuivi avec fermeté l'exécution de cette ordonnance, parvient à restituer tout son prestige et toute sa force à l'autorité ducale ; il réussit, après trois ans d'efforts, à débarrasser le pays des écorcheurs, à relever toutes les ruines et à redonner à la vie du pays une impulsion vraiment forte, comme en témoigne la charte des verriers.

A l'extérieur, son attitude est dictée par le souci de parer à la menace bourguignonne en s'appuyant sur le roi de France et, en même temps, par la volonté d'imposer, autant que possible, une limite à son ingérence parfois indiscrette dans la région lorraine. Pour renforcer sa position, il entretient des relations de bon voisinage avec les Trois-Évêchés, se lie avec certains des princes allemands voisins et cherche à jouer le rôle d'arbitre dans les querelles locales. Malgré tout, ils font quelque peu figure de vassaux du roi de France, même en Lorraine, ce qui ne peut s'expliquer que par la nécessité où se trouve la maison d'Anjou d'obtenir le soutien du roi pour réaliser ses ambitions italiennes.

Au cours de ces huit années où son père l'a laissé agir en maître dans les duchés de Bar et de Lorraine, Jean a fait l'apprentissage sérieux de la vie politique, mais rien ne laisse vraiment présager sa destinée future.

DEUXIÈME PARTIE

LE DUC DE CALABRE ET DE LORRAINE (1453-1470).

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DU NOUVEAU DUC DE LORRAINE,
SÉJOUR A FLORENCE,
PRÉPARATION DE L'OCCUPATION DE GÈNES.

La mort de la reine de Sicile, Isabelle, le 27 février

1453, amena l'avènement de Jean au trône ducal de Lorraine, en vertu de la coutume de ce duché, accession que des lettres de donation du roi René datées du 26 mars rendirent officielle.

Le jeune duc, en qui revivent toutes les ambitions de la maison d'Anjou, vient à peine de prendre possession de ses États qu'il est appelé en Italie par son père ; celui-ci, qui vient d'échouer dans son expédition en Lombardie, lui confie la défense des intérêts angevins et français dans la péninsule. Engagé pour trois ans au service de Florence comme capitaine général des armées de la Seigneurie (février 1454), il guette l'occasion de détourner la guerre sur le roi d'Aragon, Alphonse, mais la Ligue de Lodi lui ôte tout espoir et il cherche une autre voie. Les désordres de Gênes et le danger où se trouve cette république de tomber au pouvoir du roi Alphonse la lui indiquent. Trois ans d'efforts tenaces, des allées et venues continues entre la cour de France et le Piémont l'amènent à réaliser, à la suite d'un accord avec le doge, l'occupation de Gênes pour le compte du roi de France (mai 1458).

CHAPITRE II

L'EXPÉDITION DE NAPLES : PRÉPARATION, RÉALISATION, ÉCHEC.

Gênes n'est pour Jean d'Anjou qu'une étape ; il y trouve une flotte, de l'argent, et le succès de son entreprise lui a valu l'appui déclaré du roi de France à ses projets napolitains. L'occasion cherchée semble être fournie par la mort d'Alphonse d'Aragon, dont le successeur, Ferrand, conscient du danger qui le

menace, tente en vain, avec le duc de Milan, de chasser les Français de Gênes. Le duc Jean, voyant alors la domination française affermie à Gênes, une flotte nombreuse réunie sous ses ordres, la mer libre et Ferrand aux prises avec une révolte générale des barons napolitains, s'embarque pour Naples (octobre 1459). Une année de progrès rapides dans le royaume, couronnée par l'éclatante victoire de Sarno (7 juillet 1460), semble assurer son succès prochain, mais, manque de décision ou manœuvre déterminée par l'attitude équivoque du prince de Tarente, Jean ne profite pas de l'anéantissement des forces ennemies pour entrer dans la capitale. Une semblable occasion ne devait jamais se représenter. Bien pis, une longue guerre d'usure de trois années, sans résultats décisifs, marquée même par la défaite de Troia et accompagnée de la perte de Gênes, amène le nouveau roi de France, Louis XI, à abandonner la cause angevine, attitude qui provoque l'échec définitif d'une tentative déjà bien compromise.

CHAPITRE III

RECHERCHE D'UNE REVANCHE, PARTICIPATION ÉTROITE AUX AFFAIRES DU ROYAUME DE FRANCE.

Rentré en France plein de dépit à l'égard du roi, auquel il attribuait la responsabilité de son échec final, mais désirant en même temps le contraindre à changer d'attitude à son égard, Jean se joint à la Ligue du Bien public et marche contre Paris avec les princes coalisés. Pour retirer de cette entreprise le plus de profit possible, les Angevins ont eu soin de

se répartir dans les deux camps et, tandis que Jean est en armes contre le roi, René et Charles d'Anjou lui restent apparemment fidèles. Cherchant avant tout à obtenir une aide, soit des coalisés, soit plutôt du roi, pour une nouvelle expédition napolitaine, le père et le fils s'empressent de négocier, mais Louis XI, résolu à ne pas modifier sa politique italienne, reproche aux Angevins de l'avoir placé par leur trahison dans un mauvais pas, s'empresse de conclure la paix avec les plus dangereux de ses adversaires et cherche à isoler la maison d'Anjou. Le duc Jean est obligé de conclure la paix le dernier au prix de satisfactions plutôt illusoires. Le roi parvient même à éliminer son influence de la cour et cherche à se venger de lui, mais le temps travaille en sa faveur ; la réconciliation de Louis XI avec les princes se montre très précaire. Jean sera amené insensiblement à prendre la position avantageuse de médiateur. Le roi, menacé d'une nouvelle guerre, consent à traiter avec Jean, qui lui offre ses services ; il signe le traité de mariage de sa fille Anne avec Nicolas, le fils de Jean, à qui il propose bientôt son appui s'il s'engage dans l'entreprise catalane.

CHAPITRE IV

LE « PRIMOGÉNIT » D'ARAGON.

Jean, qui n'a pas renoncé à ses premières ambitions, reste attentif aux événements d'Italie ; et ce n'est que plusieurs mois plus tard qu'il part pour le nouveau royaume de son père. Les Catalans, en révolte depuis plusieurs années contre le roi légitime d'Aragon Jean II, accueillent le duc Jean comme leur sauveur.

Sur le plan militaire, les choses restent indécises, mais plutôt favorables aux Angevins. C'est sur le plan diplomatique que se déroule la vraie lutte. Le roi Jean II enferme la coalition de Louis XI et de Jean d'Anjou dans un réseau d'alliances auquel participent la Bourgogne, le roi d'Angleterre, Richard d'York, certains États italiens, mais surtout la Castille et tous les mécontents du royaume de France. Une nouvelle médiation de Jean amène la conclusion de la paix avec le duc de Bretagne (septembre 1468), qui avait pris les armes contre le roi ; mais, en Italie, le roi d'Aragon réussit à fermer tout espoir aux Angevins et, en Espagne même, à faire célébrer le mariage de son fils Ferdinand avec Isabelle de Castille. Un certain revirement se produit : en 1469, les Angevins et le roi de France font alliance avec le roi de Castille Henri V ; en Angleterre, Marguerite d'Anjou remonte sur le trône (octobre 1470), lorsque le duc Jean meurt soudain le 16 décembre 1470.

CONCLUSION

Prince d'allure fière et noble, mais bien informé, par ailleurs, des subtiles méthodes de la diplomatie italienne, amateur passionné de jeu politique et fin lettré, autoritaire, mais gardant toujours un fond d'inquiétude, personnage assez énigmatique et contradictoire, Jean d'Anjou n'est pas simplement le guerrier ou l'incorrigible rêveur à la poursuite de desseins purement chimériques qu'on se représente quelquefois. Ses ambitions furent grandes, certes, et il lui arriva de commettre des fautes, mais il sut se mon-

trer tenace dans la poursuite de ses desseins et fit preuve à plus d'un égard d'un véritable sens politique. Quoi qu'il en soit, c'est par lui essentiellement que la maison d'Anjou tint, au xv^e siècle, le rôle important que nous connaissons.

PIÈCES JUSTIFICATIVES
